Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 46

Artikel: La gaffe
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219867

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

63me ANNEE. — N° 46. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 14 novembre 1925

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le " Conteur Vaudois " à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre.

CROQUIS DE SAISON

La chute des feuilles

On nous écrit :

« A coup sûr, les extrêmes se touchent : La jeunesse et la vieillesse, ces deux extrémités de la vie, se tendent la main, parce que, hors de l'éternité, rien ne les sépare, mais tout les rapproche. L'une et l'autre, impuissantes à modeler la vie, se laissent aller au gré des flots, s'amusant des choses qui n'ont pas d'épines et qui ne laissent pas d'amertume.

» Quand j'étais petit, la chute des feuilles, de ces feuilles qui rivalisent de couleur avec les papillons, leurs chassés-croisés, leurs soubresauts, leur danse folle dans les remous des ondes aériennes, me remplissaient de joie. Sans relâche, je gambadais, les pourchassant de la main, hâtant ou retardant leur chute suivant mon caprice. Ces feuilles, qui volaient de gauche et de droite, inaptes à user de la liberté, c'était le signe précurseur de l'hiver, de la neige avec toutes ses joies pour l'enfant insouciant et il se trouvait que cet avant-goût si plein de charmes recélait plus de saveur que, quelques semaines plus tard, le goût lui-même, parce qu'il s'y mêlait alors, comme si fréquemment dans la vie, l'arrière-goût tout empreint des sensations désagréables produites par des oreilles gelées et des pieds douloureusement glacés. Maintenant que les automnes m'enlisent toujours un peu plus avant dans leurs sables mouvants, le jeu des feuilles volant à la mort me fascine tout autant que lors de mon premier printemps. J'ai renoncé à leur courir après, il est vrai, mais, le soir venu, quand le ciel empourpré prête son décor magnifique et que la brise fraîchit, le front collé à la vitre, je les suis avidement des yeux. Je les vois, les unes, tomber en se dandinant, sans hâte et sans crainte, les autres, prises de vertige, tourbillonner rapidement ou encore, les plus grandes et les plus belles, se maintenir, rongées de dépit et de regrets, à une certaine hauteur du sol avant de venir, aux côtés de leurs sœurs inanimées, tapisser la terre froide et humide. Mais, parmi tous ces corps volants, ceux que j'admire le plus, ce sont les graines d'érables, vraies hélices naturelles, que le vent, ce puissant moteur, enlève, par-dessus les toits, bien loin dans l'espace éthéré, avant de les laisser tomber dans quelque recoin, non pas pour qu'elles s'y anéantissent au contact des frissons de l'hiver, mais pour qu'elles s'y préparent, dès les premiers beaux jours, une nouvelle et radieuse naissance.

» Et je me dis que toutes ces feuilles qui, en automne animent les airs, c'est pour les mortels non seulement l'avant-coureur de la saison glacée, mais encore un autre signe précurseur : Le spectre aux yeux creux et au cœur vide secoue chaque jour l'arbre où se trémoussent les humains et notre tour viendra où, pauvres feuilles détachées, nous prendrons notre vol, soit tout naturellement au crépuscule d'une belle et longue journée, soit arrachés à l'improviste par une bourrasque brusque et violente.

» La jeunesse et la vieillesse peuvent se ressembler par leur impuissance et la similitude de leurs goûts, mais leur objectif cependant n'est plus du tout le même, puisque la jeunesse, ivre de sensations, gambade éperdument, et que la vieillesse immobile n'a plus que des yeux pour voir et un cœur pour pressentir.

» *Jean Doron.* »

NOUTRA PEINDULA

On a tsi no onna balla peindula que martze ao picolon et no vint dé noûtrè z'arriére-pères-grands. Ie fiai lei zaorés coumeint on relodze d'église. Sé pâ cein qu'on farai se on ne l'avaî pas. L'a on cadran avoué dei chffres : quand c'est dozé, c'est lou dinâ ; quand c'est quatrou, c'est lou câfé ; quand c'est nâo, on va âo llhi. Mâ à cinque dao matin, faut sé léva et c'est bein einbêtaint ein hivai.

Noutra peindula l'a dué man, onna granta et onna petita, la grante va rido vitou, et la petita tot pian ; la granta n'est pâ bein dzeintia, porrai bein ateindre la petita.

Quand c'est qu'on aovré la tiaisse de la peindula, on vâi on tsiron dé rués, dé groché et dé petité, que virant, l'ein a que veran vitou et dé z'aotrés tot pian ; mâ se on ein arrête ienna, la mécanique ne va pieka.

Lou balancier ne sa pâ cein que sé vao, ie va à draite, ie va à gautse, mâ quand s'arrête c'est adi ao maitin.

On remonte la peindula, avoué onna cllia que ne faut pa pèdre et faut fére atteinchon de ne pas fére chaotâ lou ressô.

La peindula fâ tic-tac, ao bin tac-tic : c'est comme on vao.

L'ai ia dei peindule qu'avançant et pui dei zaotré que retardant ; l'ein a que san arretaïe ; clliau que san arrétoïe né font pas manquâ lou train, passeque on ne compté pas dessus.

La noutra va adi bein.

Assebin respet po noutra villhe peindula.

Mérine.

La gaffe. — Jacques B... n'a pas vu son ami Charles depuis six ans. Ils causent de leurs souvenirs.

— Te rappelles-tu, dit Charles, Mlle Yvonne, avec qui nous dansions si souvent ?

— Parfaitement ; elle était assez jolie, mais fantasque en diable, et souvent je me disais : « Je plains celui qui l'épousera ! »

— Ah !...

— Quoi ! qu'as-tu ? Tu fais une drôle de grimace !

— Eh bien ! je l'ai épousée, il y a trois ans !

QUEL FOURBI !

Hé, là-bas ! d'où venez-vous et où allez-vous dans ce singulier accoutrement ? D'abord, quelle langue parlez-vous ? Vous n'êtes pas d'ici, à voir.

— Moi, dit l'interpellé, ahuri de cette cordiale réception, je viens de là-haut.

— De là-haut ! De là-haut ! Où ?

— De la lune, pardi !

— De la lune ! Peuh !... Mais alors, vous parlez le français, là-haut ?

— Comment ?... Est-ce que je parle le français ?

— C'est sûr. Est-ce que vous ne vous en apercevez pas ?

— Moi, pas du tout.

— C'est drôle, tout de même.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Eh ! bien, voilà, j'ai voulu voir comment il faisait sur la Terre et si ses habitants vivent de même façon que nous.

— Et là-haut, comment fait-il ?

— On y est très heureux.

— Allons, tant mieux, mais moi j'aime encore mieux être en bas. On est habitué, n'est-ce pas.

— Est-ce que vous vous entendez bien, entre habitants de votre planète ; vivez-vous en bonne intelligence les uns avec les autres ?

— Vous savez, là-dessus, on ne sait pas trop que dire ; il y a presque tout le temps des guerres par-ci par-là. On en a eu une toute grande, il y a huit ans. Elle a duré près de cinq ans. Vos journaux ont dû vous en parler.

— Nous n'avons pas de journaux.

— Alors, comment voulez-vous savoir ce qui se passe ?

— Ça ne nous intéresse pas.

— Ah !... Ça fait que... voilà !

— Mais vous ne m'avez toujours pas dit comment les Terriens vivent entre eux...

— Comme ci, comme ça. Si ça ne va pas aussi bien qu'on le voudrait, ce n'est pas très étonnant... N'est-ce pas, il y a des pauvres, des riches, des demi-riches, des demi-pauvres ; il y a des grands et des petits et de toutes les couleurs ; il y a des protestants, des catholiques, des darbistes, des adventistes, des Mahométans, des Anglais, des Français, des Allemands, des Italiens, etcetra ; et ils parlent tous des langues différentes... Oh ! attendez, ce n'est pas tout. Il y a encore la plus terrible : la politique. Alors, là, c'est la lutte perpétuelle. Il y a les monarchistes, les uns royalistes, les autres impérialistes ; il y a les républicains, de plusieurs nuances aussi, comme on dit, les radicaux, les libéraux, les jeunes radicaux. Et puis, il y a encore les socialistes, les communistes, les anarchistes. Je vous dis: ça n'en finit plus. Vous comprenez si c'est compliqué pour mettre tout ce monde d'accord.

— Oui !... oui ! Chez nous, c'est tout de même plus simple : il y a les hommes et les femmes. Et c'est tout. C'est assez. A ce propos, une question : Les femmes votent-elles, chez vous ?

— Laquelle vous me dites-là ! Les dames, aller voter ! Elles aimeraient bien et ce serait juste, au fond. Mais voilà, il faudra voir...

— Oui, je vois que c'est compliqué, terriblement compliqué, tout ça ! Quel fourbi !